

LE
SPORT UNIVERSEL
ILLUSTRÉ



CHASSE AUX RAMIERS
LE PIGEON APPELANT EST MONTÉ DANS UN ARBRE

CHRONIQUE

La réouverture d'Auteuil n'a été qu'à moitié favorisée par le radoucissement, d'ailleurs indispensable, de la température. Sur l'état du terrain, on peut émettre deux opinions diamétralement opposées suivant le point de vue auquel on se place : les chevaux y peinaient visiblement, ce à quoi n'était peut-être pas non plus tout à fait étranger leur manque de condition ; mais, par cela même, il rendait aux obstacles d'Auteuil un peu de la sévérité qui, dans les circonstances normales, leur fait trop défaut ; et, comme il arrive toujours en pareil cas avec la prudence qui s'impose aux animaux et aux cavaliers, le chapitre des accidents a, pour ainsi dire, été nul : un seul concurrent est tombé, qui a pu prendre part encore le lendemain à la réunion mixte de Vincennes.

Sans être dangereuse donc, l'épreuve a été intéressante et assez probante pour deux des steeple-chasers les plus en vue de la jeune génération qui avaient à faire connaissance avec les obstacles d'Auteuil (non compris, il est vrai, la rivière des tribunes et le mur) : Saint-Caradec a effectué à peu près sans faute son walk-over imprévu, et Philomène s'est montrée à son tour aussi franche et aussi adroite qu'on pouvait le désirer dans son match avec Olivier. Ces deux courses n'offraient qu'un sport un peu trop délicat et platonique pour la grande masse du public habituel. Elles ont eu heureusement comme contrepartie deux arrivées vraiment émouvantes dans le handicap de haies final et surtout dans le Prix Bougie, où l'on a retrouvé en Chanoine un de ces chevaux qui ne veulent pas être battus et qui s'attirent ainsi une forte popularité. Il a été très bien soutenu, d'ailleurs, par René Sauval, et l'on n'a eu également que des compliments à faire à Carter pour la précision avec laquelle il a demandé le dernier et victorieux effort à Bol dans le prix de Passy. Cette journée, si maussade au début, s'est donc terminée sous une impression franchement favorable en ce qui concerne les chevaux et aussi les cavaliers.

L'année 1908 restera sans doute unique dans l'histoire du développement de la race pure en France ; jamais on n'avait vu, jamais non plus probablement on ne reverra un tel afflux de sang nouveau pénétrer d'un seul coup notre élevage. La Commission du Stud Book, dans sa séance du 13 février courant, a enregistré l'immatriculation de deux cent soixante-huit animaux importés pendant les douze derniers mois. Chiffre véritablement fantastique et auquel on ne peut trouver dans le passé rien de comparable, même à beaucoup près.

Sur ce total, il y a trois jeunes produits amenés avec leurs mères, et une douzaine d'étalons, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; ces étalons se divisent comme suit : un arabe, quatre américains et sept anglais, l'importation réelle de l'un de ces derniers remontant d'ailleurs à 1903, mais n'étant officiellement constatée que maintenant.

Ce qui est hors de toutes proportions avec les précédents, c'est le nombre des poulinières qui s'élève à deux cent cinquante-trois. Il y a, il est vrai, là-dessus, une dizaine de juments amenées chez nous avant 1908, mais dont l'inscription au Stud Book a été retardée par une cause ou par une autre. Il y a aussi l'invasion en bloc de certains grands haras des États-Unis transportés ici au complet par leurs propriétaires en raison des incidents d'ordre plus politique que sportif que l'on connaît. C'est ainsi que M. August Belmont a amené dix-sept poulinières (plus deux étalons), M. Chanler huit, M. Duryea seize (plus un étalon), M. Madden vingt-deux (plus un étalon), M. Ogden Bishop trois ; ce qui constitue déjà un appoint appréciable de soixante-six reproductrices. Il y a encore, venant également d'Amérique, un lot presque aussi considérable de soixante juments introduites par M. Haggin, mais destinées, elles, à être prochainement présentées en vente publique. L'élevage de M. Haggin — qui est d'ailleurs probablement le plus grand élevage de pur sang du monde entier — paraît inépuisable : c'est de lui que sont déjà venus l'an dernier les véritables troupeaux de poulinières qui ont passé aux enchères soit en Angleterre, soit en France, soit en Allemagne.

Sur ces soixante juments une partie seulement sans doute restera définitivement chez nous, et il semble qu'elles devraient en tout cas entrer plutôt en compte dans les importations de l'année 1909.

Même toutes ces déductions opérées, et abstraction faite notamment de ces cent vingt-six têtes qui sont encore la possession exclusive de

propriétaires étrangers, il n'en reste pas moins du fait de nos éleveurs français, proprement dits, un mouvement d'importation de beaucoup supérieur à tous les précédents et portant sur plus de cent vingt juments ; en 1907, le chiffre correspondant ne dépassait pas quatre-vingts. Sur ces cent vingt juments, seize ont été achetées pour le compte de M. Maurice de Rothschild ; et six l'ont été pour M. Édouard de Rothschild. Ensuite, viendraient par ordre d'importance les lots de M. de Gaste (soit seul, soit en association avec M. Garin) : douze juments ; du duc de Gramont et du comte de Bourbon-Chalus : six chacun ; de M. Ed. Veil-Picard : cinq. En revanche, M. Edmond Blanc et M. Vanderbilt qui figuraient en général parmi les importateurs les plus sérieux, n'ont cette fois à leur actif, l'un, qu'une jument (au lieu de six en 1907), l'autre que deux (au lieu de cinq). M^{me} Lemaire de Villers, également, au lieu de onze poulinières, n'en a plus importé que quatre. Les noms du comte de Berteux, du marquis de Ganay, du comte Dauger, du duc de Noailles, de MM. de Bremond, des Forts, de Beauregard, qui se trouvaient sur la liste précédente, sont absents de celle de cette année.

On peut noter encore que quelques-unes des juments introduites en France au cours de l'année 1908 ont été achetées en Italie, en Belgique ou en Allemagne, mais elles n'avaient, sauf erreur, fait que passer dans ces contrées, étant nées toutes en Angleterre. L'élevage anglais et l'élevage américain ont été nos seuls fournisseurs.

**

Au moment où recommence le travail intensif dans les écuries d'entraînement, en vue de la prochaine campagne de courses plates, nous croyons utile de rappeler les conditions essentielles de l'application des régimes alimentaires qui ont une si grande importance dans l'utilisation du cheval de courses. Rien n'est intéressant comme l'examen des méthodes d'alimentation. Et nous prendrions un plaisir tout particulier à les exposer ici, si l'histoire n'en était un peu longue. Quel est l'entraîneur qui n'a pas sa méthode alimentaire propre qu'il applique uniformément à tous ses pensionnaires ?

Or, nous savons qu'il ne saurait y avoir de régimes exclusifs ; il n'y a que des régimes individuels. C'est là le principe qui devrait servir de guide à tous les praticiens,

Lorsqu'on institue un régime, en effet, on se préoccupe, avant tout, de la valeur de l'aliment et on laisse au second plan un facteur dont l'importance est cependant capitale : la valeur de l'alimenté. Or, l'effet d'un régime ne se mesure pas à la valeur théorique de l'aliment. C'est ce que nous avons montré dans ce journal à maintes reprises.

La valeur énergétique d'un aliment dépend de son assimilation et de son utilisation. Il faut donc connaître, avant tout, la valeur du cheval et son coefficient personnel d'utilisation, afin de donner un régime qui ne soit ni une alimentation exagérée, ni une alimentation insuffisante. Nous ne connaissons pas de moyen sûr de calculer ce coefficient, mais par l'étude de la réaction urinaire et des analyses d'urine, par l'observation du poulain et de ses aptitudes digestives, on peut arriver à une connaissance relativement exacte de son pouvoir d'utilisation.

L'examen des ingesta et des excréta nous fait connaître, relativement, l'utilisation individuelle des albuminoïdes, des hydrocarbures et des graisses.

L'expérience nous a appris les quantités maxima et minima de chaque variété d'aliments utilisables par chaque sujet. Elle nous a permis de constater que cette utilisation varie, non seulement chez chaque sujet, mais encore chez chacun d'eux, selon la période d'entraînement, l'état de sa condition et la réaction de son milieu. Un poulain utilisera mieux les albuminoïdes un jour, les hydrocarbures un autre jour, et ces différences d'utilisation sont générales. Toutes ces variations dépendent de cet état de « variabilité nerveuse » qui fait le fond du cheval de courses.

C'est donc une faute fondamentale d'employer des méthodes rigoureuses. Le régime individuel doit être modifié constamment, selon les indications et les exigences de l'entraînement, en se conformant aux connaissances que nous avons indiquées plus haut. Il devra être réglé selon la capacité de gestion, le coefficient d'assimilation, les réactions urinaires, la dépense kilogrammétrique du travail quotidien, etc... On pourra, de la sorte, diriger l'énergie des chevaux et les rendre capables de donner leur maximum de rendement comme moteurs animés.

L'application de notre méthode n'étant pas à la portée de tous les praticiens, nous nous mettons à la disposition des propriétaires et des entraîneurs pour leur fournir gracieusement toutes les études, tous les calculs de régimes, basés sur la méthode scientifique que nous préconisons depuis si longtemps.

INTÉRIM.

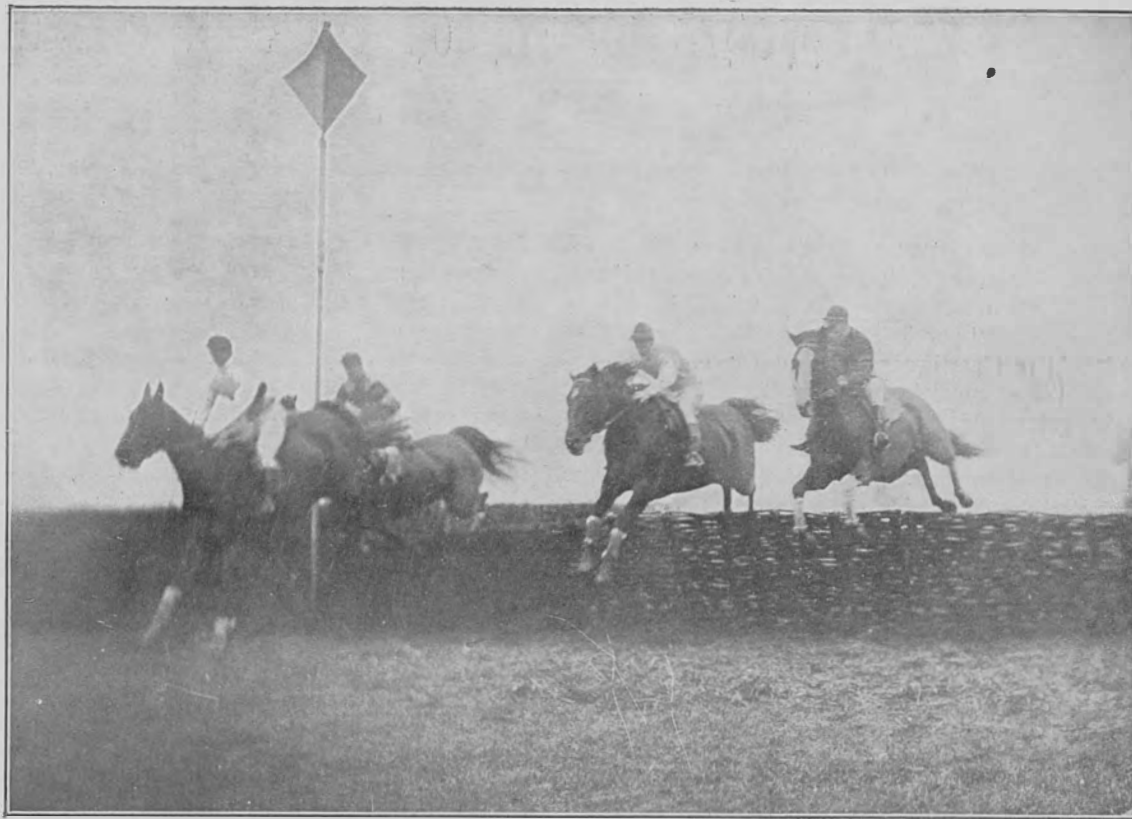
NOS GRAVURES

L'hippodrome d'Auteuil a fait sa réouverture par un temps gris et pluvieux avec un contingent de chevaux peu nombreux. Le Prix de Vaucresson s'est même réduit à un walk-over. L'épreuve importante de la journée, le Prix *Bougie*, porté de 3.100 mètres à 3.800 mètres, a fait triompher la forme de *Nice*, mais moins facilement qu'on ne le pensait. Ce n'est que tout à fait à la fin du parcours, en effet, que *Chanoine* a pu prendre une encolure à *Druidesse* qui, il est vrai, en recevait vingt livres. La troisième place est revenue à *Epine Vinette* précédant de six longueurs *Mademoiselle Boniface* et *Beppo II* qui avait mené au début du parcours.

Parmi les modifications apportées par la Société des Steeple-Chases à son programme de 1909 on peut signaler celles qui portent sur la réunion d'été. Par suite des changements apportés au calendrier des courses, elle se trouvera réduite à six journées contre huit l'année dernière. Les deux journées supprimées seront reportées l'une au printemps, l'autre à l'automne, d'où il résulte un bouleversement à peu près complet dans l'ordre général.

C'est ainsi que le Prix *Wild Monarch*, qui figurait l'année dernière au programme de la quatrième journée se courra maintenant dès le premier jour et marquera les débuts des trois ans sur les haies, le 12 juin. Les jeunes chevaux auront à disputer le jour du Grand Steeple-Chase, de la Grande Course de Haies, des Drags, du Prix de l'Élevage, des courses internationales, dont l'une, le Prix *Cosmopolite*, dotée de 10.000 francs se disputera le jour du Grand-Steeple; à cette même réunion a été ajouté le steeple-chase militaire le plus important, le Prix du Général *O'Connor*.

Le budget total de la Société des Steeple-Chases s'élève pour 1909 à 3.495.980 francs, dont 2.427.250 pour Auteuil, y compris 272.100 francs pour la province, ainsi répartis :



Beppo II Epine Vinette Chanoine M^{lle} Boniface
AUTEUIL 15 FÉVRIER — PRIX BOUGIE — SAUT D'UNE CLAIÉ A MI-PARCOURS

| | |
|--|------------|
| 12 prix de 5 ^e série..... | 55.000 fr. |
| 121 prix de 6 ^e série..... | 319.800 » |
| 9 prix spéciaux..... | 45.000 » |
| Courses militaires..... | 130.400 » |
| Courses pour chevaux de selles de demi-sang (chevaux d'armes et de service)..... | 38.500 » |
| Courses pour chevaux anglo-arabes..... | 35.500 » |
| Courses pour chevaux de demi-sang (trot)..... | 52.000 » |
| Prix régionaux (1 ^{re} , 2 ^e et 3 ^e séries)..... | 253.200 » |
| A diverses sociétés..... | 41.100 » |
| Primes aux éleveurs..... | 82.000 » |
| Divers prix..... | 1.030 » |
| Prime à l'étalon..... | 15.000 » |



L'ARRIVÉE DU PRIX BOUGIE — CHANOINE (EN DEHORS) GAGNE D'UNE ENCOLURE SUR DRUIDESSE

LES EFFORTS DE TENDON CHEZ LE CHEVAL DE SELLE

(Suite)

CAUSES D'ORDRE MÉCANIQUE. — 1^o Allure. — Suivant que la base d'appui, au cours des diverses allures que peut prendre le cheval, est tri, bi ou unipédale, l'effort réactionnel ressenti par les membres à l'appui sera plus ou moins grand puisqu'il se répartit dans 3, 2 ou 1 membre. C'est ainsi qu'à vitesse égale, l'effort amortisseur imposé aux tendons est moindre au trot qu'au galop, puisque, dans le premier mode d'allure, l'appui se fait toujours sur deux membres, tandis que dans le second, il se fait, à un certain moment, sur un membre qui supporte, seul, tout l'effort réactionnel.

C'est ainsi que les appareils enregistreurs appliqués à un même cheval exercé successivement au pas, au trot, puis au galop, donnent les indications suivantes :

Au pas : allongement tendineux, 1 centimètre.

Au trot monté sur route : Allongement du tendon, 2 centimètres. Angle métacarpo-phalangien, minimum, 132 degrés.

Au galop de chasse ordinaire : Allongement du tendon, 2 cent. 1/2. Angle métacarpo-phalangien, minimum 126 degrés.

En général, les tendons fatiguent relativement peu chez le cheval exercé à l'allure du trot, d'abord parce que sa vitesse est assez réduite et aussi parce que la base d'appui est toujours bipédale. De tous les organes amortisseurs, c'est incontestablement le pied qui fonctionne le plus à cette allure, surtout quand le cheval a des actions brillantes et relevées, et surajoute à la pression de la masse animée de mouvement le heurt du membre ramené brutalement de haut pour prendre son appui.

Dans ces conditions il n'est pas rare non plus d'observer des lésions du suspenseur, notamment au niveau de sa fourche. C'est un accident qui survient parfois chez les chevaux de courses au trot.

Quand on considère le jeu des membres pendant le galop, on constate que le membre sur lequel le cheval se reçoit après la période de suspension est un postérieur qui subit ainsi le premier choc réactionnel et doit, par conséquent, fatiguer beaucoup dans ses organes amortisseurs, notamment dans ses tendons. Or, nous avons vu plus haut que les membres postérieurs claquaient rarement. Il semble y avoir là une contradiction flagrante entre les déductions théoriques et les constatations pratiques. Cette contradiction n'est qu'apparente. En effet, quand le postérieur arrive à terre à la fin de la période de suspension d'ailleurs très courte, la masse a perdu de sa vitesse, et la réaction, qui est proportionnelle au carré de celle-ci, est assez atténuée; au contraire, la masse a acquis sa vitesse maximum puisqu'elle vient de recevoir la nouvelle impulsion des postérieurs, quand elle repose sur l'antérieur du même bipède diagonal à la fin de la période d'appui. Il en résulte donc qu'indépendamment du surcroît de pression qui lui est dévolu du fait de sa situation plus rapprochée du centre de gravité, le membre antérieur sur lequel le cheval galope subit un effort réactionnel plus intense du fait de la projection particulière des membres dans l'allure du galop.

Il est un autre fait d'observation courante que l'on s'explique difficilement et qui donne lieu souvent à des discussions interminables : pourquoi certains chevaux claqués d'un membre galopent-ils toujours de préférence sur leur membre lésé? Cela ne tendrait-il pas à prouver que

le membre sur lequel le cheval galope fatigue moins que son congénère?

J'ai tenté de résoudre la question à l'aide de mes appareils enregistreurs :

L'appareil à ficelles est mis au membre *droit*.

Galop de chasse à *gauche* sur 1.000 mètres à l'allure de 500 à la minute : allongement du tendon droit, 2 cent. 1/2.

Galop de chasse à *droite*, même vitesse : allongement du tendon droit, près de 3 centimètres (1).

Ces résultats sont concluants (je pourrais en citer d'autres). D'ailleurs, on s'explique fort bien pourquoi un cheval claqué peut galoper de préférence sur son membre lésé.

L'existence de l'effort à un seul membre prouve que le cheval galopait presque exclusivement sur ce membre; son mécanisme s'adaptait peu à peu à cet état de choses, tandis que l'habitude de ce mouvement s'ancreait définitivement en lui. Après son accident et lors de sa remise en travail, ce cheval tente à nouveau de regaloper sur ce même membre; comme il ne ressent aucune douleur, pas même de gêne (sans quoi il boîterait et serait forcément arrêté dans son travail), il persiste dans l'habitude qu'il a prise depuis longtemps de galoper sur le membre claqué, alors que son cavalier, prévenu parfois, a toutes les peines du monde à lui faire prendre le galop sur le membre sain.

On pourrait croire que le *saut* impose aux tendons une fatigue très grande et un allongement considérable. Celui-ci dépend beaucoup plus de l'allure à laquelle le cheval franchit l'obstacle que du saut proprement dit. En général, lorsqu'un cheval aborde un obstacle ordinaire, claie, haie, mur, etc., d'une hauteur normale, 80 centimètres à 1 mètre, à un bon galop ordinaire, l'effort de pesée ou de traction exercé par le boulet sur les tendons — lequel marque, comme nous le savons, le degré de fatigue tendineuse — n'est pas sensiblement plus grand lorsque le cheval se reçoit après le saut, qu'au cours d'une des foulées de galop.

C'est ce que m'ont appris mes appa-

reils adaptés à plusieurs chevaux :

Expérience. — Galop de 1.200 mètres à l'allure de 500 mètres à la minute : Allongement tendineux 2 cent. 1/2. Angle métacarpo-phalangien minimum : 126 degrés.

Après un repos de cinq minutes, le cheval est amené à la même allure sur les obstacles et franchit 800 mètres en 1 minute 30 secondes, sautant une claie, une haie et une banquette.

Résultat. — Allongement tendineux : pas tout à fait 3 centimètres. Angle métacarpo-phalangien, minimum : 126 degrés.

On s'explique aisément ces faits expérimentaux : lorsque le cheval se reçoit après la bascule du saut, ses deux membres antérieurs arrivent à terre à peu près en même temps; l'effort de pression provoqué par cette énorme masse animée de mouvement, se répartit donc dans ces deux membres; et le membre sur lequel le cheval galope supporte de ce fait une pression égale ou moindre (puisque elle s'amortit également dans son congénère) à celle qu'il ressent au cours d'une foulée de galop lorsqu'il est seul à l'appui.

(1) En comparant ces résultats avec ceux enregistrés plus loin on verra qu'à vitesse égale, l'allongement tendineux varie avec les chevaux d'expérience.



Quand le cheval se reçoit les deux membres antérieurs prennent leur appui à peu près au même instant et la réaction se répartit entre ces deux membres.

En outre, lorsque s'effectue l'appui des antérieurs, après le saut, la vitesse imprimée par l'allure à la masse a sensiblement diminué et l'effet réactionnel qui se transmet aux membres à l'arrivée à l'appui et qui est proportionnel au carré de cette vitesse, est ainsi plus ou moins amoindri suivant que le cheval a sauté lentement en basculant ou bien dans le train.

Lorsque le cheval aborde l'obstacle à une allure très vive et saute dans le train, l'influence du saut sur l'extension tendineuse est plus manifeste mais procède d'un autre mode d'action. Le saut, en effet, exige un effort musculaire plus ou moins considérable qui abaisse par conséquent la limite de résistance du cheval à la fatigue résultant d'un galop plus ou moins long. M. de la Palisse trouverait comme moi, que l'insuffisance de condition se fera beaucoup plus sentir chez un cheval qui franchit une piste d'obstacles à une allure donnée que si le même cheval parcourt à la même vitesse une même distance sur terrain plat ! Or, nous verrons plus loin l'influence de la fatigue musculaire et du manque de condition dans la genèse du claquage : si les muscles fatigués ne soutiennent plus leur tendon lorsque le cheval se reçoit après l'obstacle, l'extension tendineuse est beaucoup plus considérable et peut dépasser la limite de résistance des fibres. L'expérience suivante le montre bien.

I. Saut d'une claie et d'une haie par un cheval frais galopant à une allure de 440 environ.

Allongement tendineux : 2 centimètres.

II. Après une série de galops vites, le cheval, peu en condition, manifeste de la fatigue, qui se traduit d'ailleurs par un allongement tendineux anormal, (voir plus loin).

On le laisse souffler un peu et on l'amène au galop de 440 sur les mêmes obstacles.

Allongement tendineux : 4 centimètres.

Il est assez difficile de dégager très exactement l'influence exclusive du saut sur la fatigue imposée aux tendons. Des causes nombreuses surajoutent leurs effets à ceux du saut pour déterminer l'hyperextension tendineuse. Nous venons de voir celle de la vitesse. Il est bien certain, et nos expériences tendent à le prouver, qu'un obstacle si haut qu'il soit, n'est guère dangereux pour les tendons, lorsqu'il est abordé et surtout franchi à une allure réduite. Le manque de condition n'est guère à craindre ici : si le cheval est fatigué, il ne sautera pas l'obstacle, il le sautera mal, il l'enjambera ou il le renversera ; et la fatigue se fera plus vite sentir sur les masses musculaires qui donnent l'impulsion que sur les muscles qui font office d'amortisseurs en soutenant les tendons qui les prolongent.

L'effet inverse se produit si le cheval galope vite et saute dans le train des obstacles peu élevés : les muscles amortisseurs se fatiguent plus tôt que les impulseurs (voir plus loin).

La nature inégale du terrain sur lequel le cheval se reçoit, la mauvaise confection de l'obstacle, sont autant de causes qui viennent aggraver les effets réactionnels du saut, en donnant aux pieds qui arrivent à l'appui, soit sur le sol, soit sur l'obstacle, une base instable ou inégale. Il n'est pas jusqu'à la façon de monter du cavalier qui n'intervienne également pour augmenter ou atténuer la fatigue tendineuse lorsque le cheval se reçoit.

La conclusion de ces longs développements théoriques et de cet exposé de faits expérimentaux est conforme à celle que l'observation nous a imposée depuis longtemps : Surélevons les obstacles de nos champs de courses, rendons-les plus naturels et plus sautants, veillons à la bande de terrain qui les suit et sur laquelle les chevaux se reçoivent ; le train des courses d'obstacles diminuera et nous verrons le nombre de nos steeple-chasers claqués diminuer rapidement,

2^o VITESSE. — L'action de la vitesse dans la genèse des efforts de tendon est très connue. C'est la cause principale, primordiale du claquage ; celle qui a les effets les plus directs, les plus tangibles, les plus certains. Toutes les autres causes sont sous sa dépendance exclusive et n'ont d'effets véritablement nocifs que si elles agissent de concert avec elle, que si leur action se surajoute à la sienne. L'étiologie de l'effort de tendon est étayée sur cette base, la vitesse, et toutes les autres causes que nous avons incriminées ne sont qu'adjuvantes, exagèrent, multiplient les effets de la première, mais restent sans action sur les tendons, si celle-ci est trop réduite. Le manque de condition du cheval, les défauts d'aplomb, la mauvaise ferrure, le terrain dur, etc... n'agissent comme causes occasionnelles ou déterminantes du claquage qu'autant que la vitesse sera suffisamment grande ; un cheval actionné même indéfiniment à un galop réduit, se fatigue, peut boiter, mais ne claque pas. Les effets des premiers éléments étiologiques seront d'autant plus efficaces que la vitesse sera grande car ils semblent combiner leur action en se multipliant. Et le problème du claquage semble être résolu par la formule générale suivante :

Claquage = Vitesse × Cause Y × Cause X, etc.

C'est le train qui tue ; c'est l'excès de vitesse qui dilate et hypertrophie le cœur, qui provoque la déchirure du parenchyme pulmonaire et qui claque les chevaux. Au point de vue théorique, le simple examen de la formule qui donne

la mesure de la réaction ($\frac{1}{2} m v^2$) et par conséquent le degré de fatigue tendineuse, indique déjà la répercussion considérable qu'a la vitesse sur le travail des tendons, puisque ce dernier est proportionnel au carré de la vitesse de l'allure. Dans une étude antérieure (Ostéitisme, nos 630, 631, etc.) j'ai montré par le raisonnement et des calculs que : quand la vitesse du galop augmente suivant une progression arithmétique, la fatigue imposée aux organes amortisseurs des membres du cheval (pied, os et tendons), croît suivant une progression géométrique : c'est ainsi que les quatre membres d'un cheval qui galope à une vitesse de 1,000 mètres à la minute, ont à supporter à chaque appui l'énorme pression de 26.000 kilogrammètres, tandis qu'ils n'amortissent plus à chaque foulée qu'un effort réactionnel de 6.500 kilo-

grammètres environ, si le même cheval monté par le même cavalier prend un canter de 400 à la minute. Dans la répartition de cette formidable pression, le travail amortisseur des tendons est proportionnel à son intensité. Et en admettant que les tendons amortissent le $\frac{1}{100}$ de la réaction totale qui se propage dans le membre, ils devront supporter dans le premier cas un effort de pesée

ou de traction de $\frac{26.000}{n}$ kilogrammètres et dans le second cas de $\frac{6.590}{n}$

kilogrammètres. Aussi la fatigue tendineuse sera-t-elle quatre fois plus considérable lorsque la vitesse de l'allure a seulement doublé.

Voici à ce sujet les résultats expérimentaux recueillis à l'aide de mes appareils enregistreurs.

I. — Galop de 450 à la minute sur 1.200 mètres.

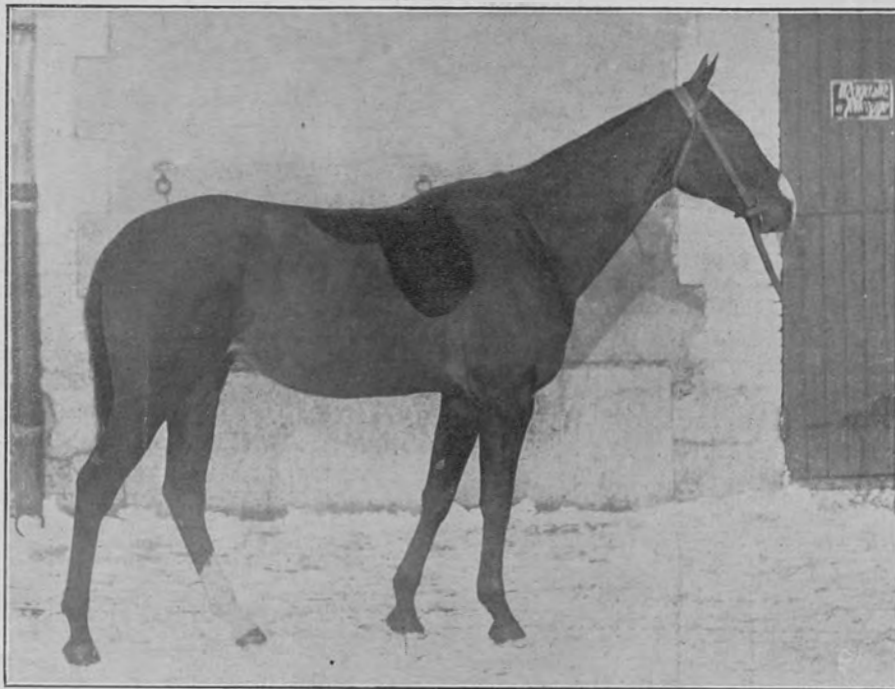
Allongement tendineux } 2 centimètres à 2 centim. $\frac{1}{2}$ suivant les chevaux.

Angle métacarpo-phalangien, minimum : 126 degrés.

II. — Galop de 650 à la minute sur 1.200 mètres, allongement tendineux : 4 centim. 2 ; angle métacarpo-phalangien minimum : 114° (sur un cheval), 108° (sur un autre).

(A suivre).

H.-J. GOBERT,



Cheval qui a dû être arrêté dans son entraînement pour lésion du suspensoir et qui fait maintenant un excellent service de hack. Dès que la vitesse de l'allure habituelle au service baisse, la lésion persistante du tendon reste stationnaire et disparaît même le plus souvent à la longue. Nombre de chevaux antérieurement claqués sur les champs de course ou les pistes d'entraînement sont dans ce cas.

Le Concours Hippique de Bordeaux



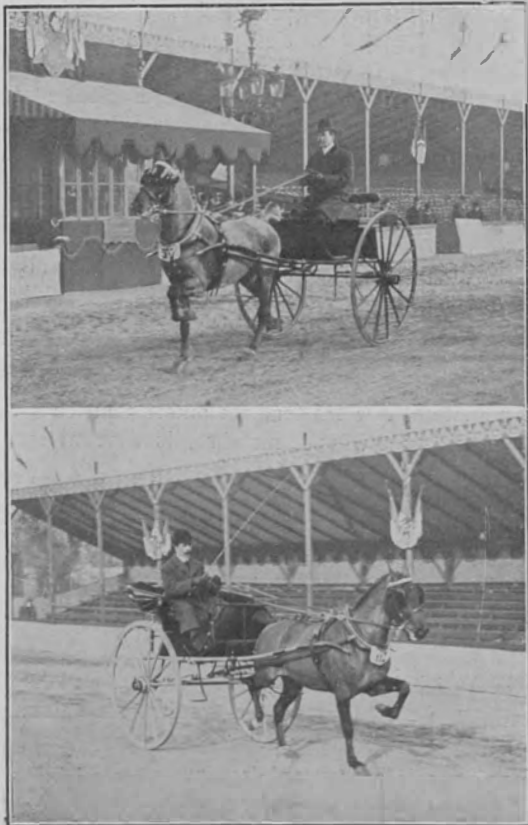
VUE GÉNÉRALE DU CONCOURS HIPPIQUE DE BORDEAUX, PLACE DES QUINCONCES

LE Concours Hippique de Bordeaux, un des plus importants de la Société Hippique française, date de 34 ans déjà. C'est en effet en 1875 qu'eut lieu la première réunion, et, dès sa création, elle obtenait un véritable succès qui n'a fait que se confirmer par la suite. C'est, croyons-nous, de tous les meetings provinciaux de la S. H. F., le seul avec Boulogne, qui réussisse

à faire régulièrement ses frais.

Bien que les prix de classe soient ouverts à tous les chevaux de la région du Midi, ceux-ci y sont relativement mal représentés. Tandis que le Médoc, les Charentes, la Haute-Vienne fournissent tous les ans de nombreux spécimens de leur production, les Hautes et les Basses-Pyrénées, le Gers lui-même, le Lot-et-Garonne n'exposent pas à Bordeaux dans les proportions où ils pourraient, où ils devraient le faire.

Cette situation ne date pas d'hier. Déjà en 1875 : mais à cette époque, les



DEUX CONCURRENTS PRIMÉS DE LA 2^e CLASSE
EN HAUT, LE PÉROU DE LA 2^e DIVISION
EN BAS, CLOWN DE LA 1^{re} CLASSE



LE JURY DU CONCOURS D'ATTELAGE

éleveurs d'anglo-arabes avaient une excuse : la pénurie des sujets dans la plaine de Tarbes était grande ; la guerre de 1870 avait enlevé tous les chevaux d'âge, même les poulinières ; celles qui étaient restées n'avaient pas été saillies pour la plupart : déjà les Espagnols venaient acquérir les poulains de trois ans. Mais on escomptait pour un avenir prochain la participation du Midi au Concours de Bordeaux. Jamais, cependant, les chevaux des Pyrénées n'y ont tenu la place qu'ils méritaient.

Puisque nous évoquons le souvenir de ces temps déjà lointains, rappelons une excellente mesure prise par le Ministre de la Guerre d'alors. A ce moment, on ne songeait pas à retirer aux Concours hippiques la collaboration de la troupe qu'on refuse impitoyablement aujourd'hui. Non seulement l'armée assurait les divers services, non seulement le Ministre recommandait aux officiers de se présenter dans les épreuves d'obstacles, dans les parcours de chasse, il décidait que l'école de Sau-



FRIANT, 1^{er} PRIX DE LA 1^{re} CLASSE, 1^{re} DIVISION. CH. B., NÉ EN 1905 DANS LA CH^{te}-INF^{re} PAR ALCAZAR 1/2 S. ET BRIN D'AMOUR, 1/2 S., A M. J. DU CHATENET

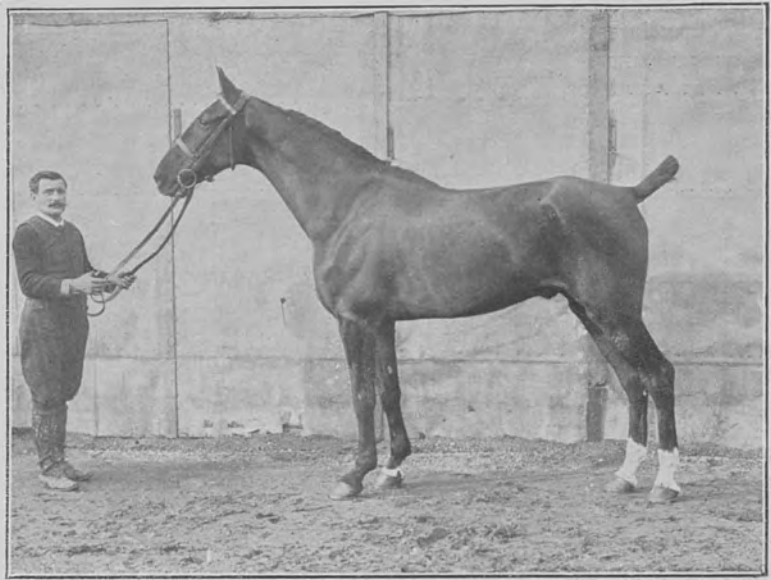
Il n'est pas à dire pour cela que les naisseurs et les éleveurs aient encore changé d'orientation, mais il est certain que les dresseurs dirigent leurs efforts du côté du cheval de selle. Il est probable que cette tendance se répercute plus tard sur les naissances, et que naisseurs et éleveurs, encouragés aussi par ailleurs, dirigeront la production vers ce but, surtout dans cette région où la fabrication du cheval de harnais a été plutôt l'exception.

Parmi les plus beaux chevaux d'attelage on a pu remarquer :

Dans la *troisième classe*, Chanteclerc, né dans le Gers, par Rastaquère, pur sang anglo-arabe appartenant à M. F. Bourgade; Etendard II, également né dans le Gers, par King Arthur, demi-sang Norfolk, à M. Louis Delieux — à ces deux animaux sont du reste revenus les premiers prix de la première et deuxième divisions; — dans la *deuxième classe*, Clown et Diamant qui ont remporté les premiers prix de leur catégorie. Le premier provient des Hautes-Pyrénées et appartient à M. F. Bourgade. Il est fils du demi-sang anglo-arabe Andigné et d'une jument demi-sang. Le second, qui est un produit de la Gironde appartient au comte Xavier de Morin et a pour père un demi-sang. Rigolo, par Martial; — dans la *première classe*, Friant et Bridge, lauréats de leur division; l'un élève de la Charente-Inférieure par Alcazar, demi-sang et jument demi-sang, par Kellermann, à M. J. du Châtenet; l'autre, né dans la Haute-Garonne, et issu du pur anglais Prix Fixe et d'une demi-sang arabe, à M. F. Bourgade.



CHANTECLERC, 1^{er} PRIX. 3^e CLASSE, 1^{re} DIVISION, CH. B., NÉ EN 1905 DANS LE GERS, PAR RASTAQUÈRE P. S. A.-AR. ET COCOTE, A M. F. BOURGADE



BRIDGE, 1^{er} PRIX, 1^{re} CLASSE, 2^e DIVISION, CH. B., NÉ EN 1903 DANS LE L.-ET-G. PAR PRIX FIXE. P. S. A., ET LAZARINE 1/2 S., A M. F. BOURGADE

mur et l'école de Saint-Cyr, donneraient des Carrousels à Nantes et à Paris. mais encore les Remontes participaient officiellement aux Concours. C'est ainsi qu'à Bordeaux, le dépôt de Mérignac avait envoyé vingt-cinq sujets, « afin que les populations du Midi puissent faire la comparaison des achats faits par la Remonte et des types présentés par le commerce aux amateurs ». On a pu se rendre compte, dit un amateur de l'époque, que les achats de la Remonte étaient faits dans la meilleure partie de la population.

Il est fâcheux qu'au Ministère de la Guerre, on n'ait plus aujourd'hui la même compréhension des vrais intérêts de l'Armée laquelle devrait considérer les Sociétés hippiques comme ses collaborateurs indispensables.

Le nombre des chevaux présentés cette année n'a pas été sensiblement inférieur à celui des années précédentes. On comptait 144 animaux de différentes classes, 37 de 3 ans, 32 de 4 ans, 46 de 5 ans, 29 de 6 ans. C'est le département de la Gironde qui a fourni le plus grand nombre : 52. Après lui, la Charente-Inférieure, 32; le Gers, 15; les Basses-Pyrénées, 13, sont ceux qui ont été le plus copieusement représentés. Enfin, en poursuivant plus loin le dépouillement on trouvait 92 fils de demi-sang; 10, de pur-sang arabe; 17, de pur-sang anglo-arabe et 25 de pur-sang anglais.

Seule, la proportion entre les chevaux d'attelage et les chevaux de selle a varié en faveur de ces derniers.



CLOWN, 1^{er} PRIX, 2^e CL., 1^{re} DIVISION, NÉ EN 1905 DANS LES H^{tes}-PYR^{ées}, PAR ANDIGNÉ, 1/2 S., A.-AR. ET CORA, 1/2 S., A M. F. BOURGADE



EL BICHO DANS L'OMNIUM



OASIS DANS LE PRIX DE CLOTURE

Dans les *primes d'appariement* c'est la deuxième classe, la classe moyenne par conséquent, qui a paru présenter les meilleures paires. Clown déjà nommé et Ecolier présentés par M. Bourgade y ont obtenu la meilleure récompense.

Ecolier vient de la Charente-Inférieure. Son père Trébuchet est par le demi-sang Fuschia, sa mère par un autre demi-sang Nangis.

Comme nombre les attelages de la première classe ont été très réduits (trois paires seulement). Cela n'a rien de surprenant, les chevaux de grande taille n'étant point précisément ceux de la région; mais on eut souhaité en voir davantage dans les deux autres classes (huit paires en tout).

De l'examen des chevaux de selle dont le lot était dans son ensemble

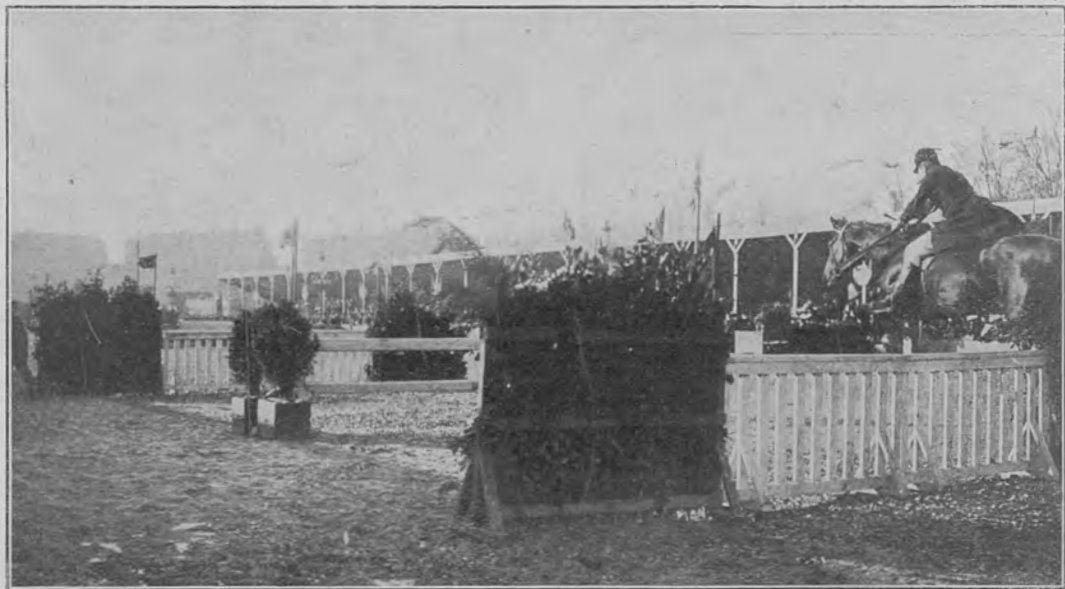
assez intéressant, il faut surtout retenir Brillante. C'est une jument aux lignes harmonieuses et puissantes à la fois qui l'a emporté de beaucoup

sur tous les autres concurrents de la sixième classe, deuxième division. Née dans le Gers, de robe grise, cette jolie jument appartient à M. J.-L. Lavergne. Elle est fille du pur sang anglo-arabe El (par Courtois) et sa mère Hironnelle est fille du demi-sang Urou et de Parfaite, demi-sang. On ne pourrait lui reprocher que ses membres un peu légers.

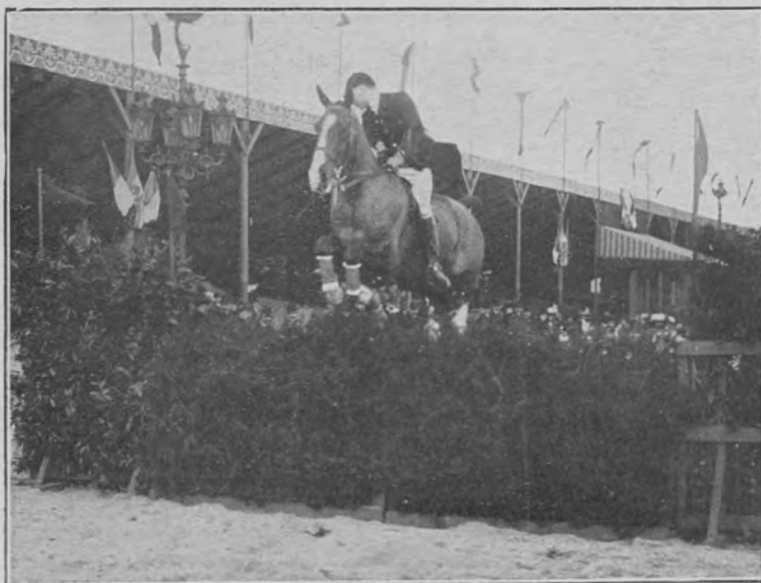
Dans cette même catégorie, le second prix, Poker qui appartient à M.F. Bourgade a présenté à un autre point de vue de remarquables qualités. C'est un fils de

pur sang anglo-arabe et d'une jument de demi-sang.

Enfin, dans la catégorie des poulains hongres et pouliches de trois



GIRASOL DANS LA COUPE SAUTANT LE TRIPLE



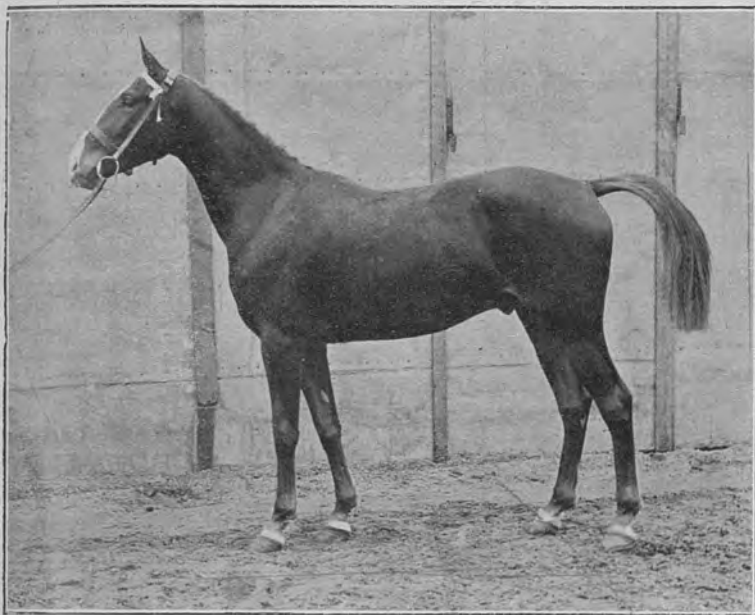
ALL RIGHT DANS LA COUPE



MISS MAXIM DANS LA COUPE

ans, ce sont, comme toujours, les produits de la Charente-Inférieure et de la Gironde qui ont le plus attiré l'attention.

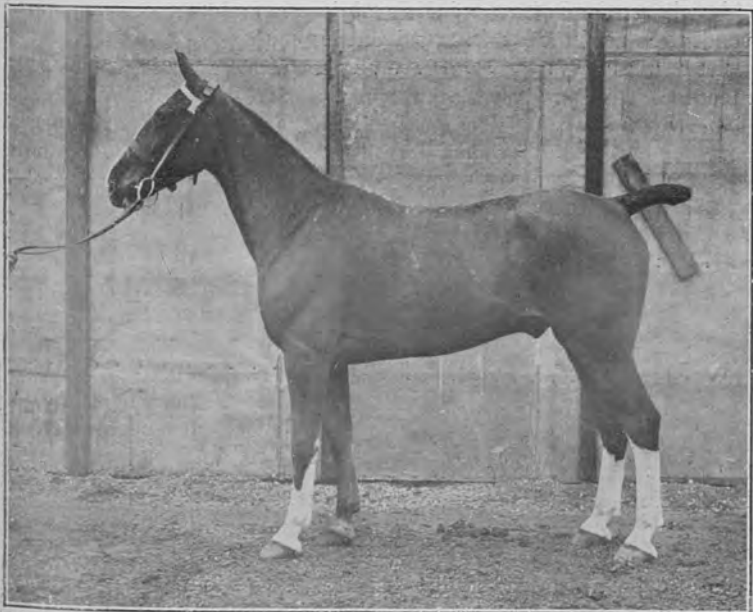
Le Concours de Bordeaux est, pour les épreuves d'obstacles, le *Prix du Premier Pas*. Presque tous les cavaliers viennent s'essayer et essayer leurs chevaux en commencement de saison. En ajoutant à ce fait qu'on aime beaucoup l'exercice du cheval dans cette région et que la ville de



GAFFET, 1^{er} PRIX, 6^e CLASSE, 1^{re} DIVISION. MONTÉ, CH. AL., NÉ EN 1906 DANS LES H^{ES}-PYR^{ES}, PAR ANDIGNÉ 1/2 S. A. AR. ET FLORA, 1/2 S., A M. V. PENENT

Bordeaux est dotée de plusieurs manèges ayant à leur tête d'excellents maîtres, on arrive tous les jours à un gros chiffre d'engagements pour ces épreuves.

Le Prix d'Essai, le Prix des Habits Rouges, ont réuni plus de 60 partants. Le Prix de l'Omnium et le Prix des Dames, dont les parcours sont plus durs, en ont réuni de 40 à 50. Le Prix des Ecoles pour chevaux du Concours a été couvert par d'excellents chevaux, très bien pilotés par les hommes des écoles de dressage.

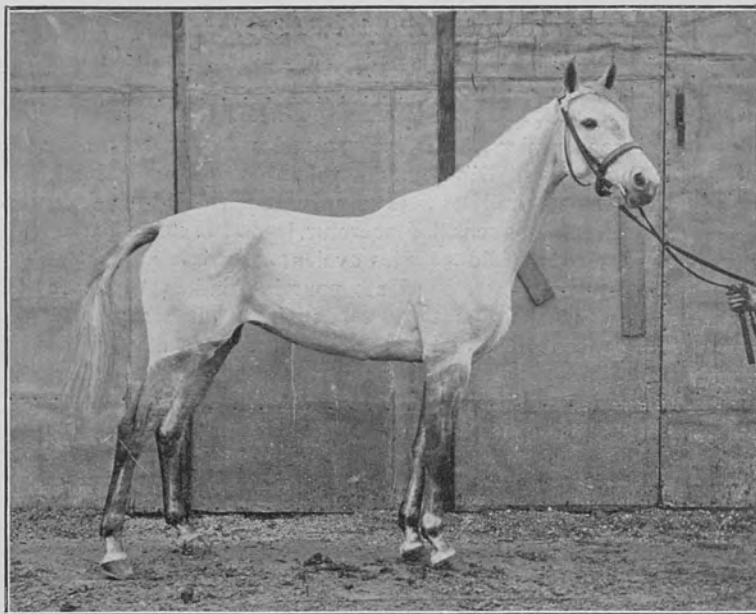


POKER, 2^e PRIX, 6^e CLASSE, 2^e DIVISION, MONTÉ, CH. AL., NÉ EN 1904 DANS LES LANDES, PAR MAR-SABA, P. S. A.-AR. ET TIBERIA, 1/2 S., A M. F. BOURGADE

Il en a été de même du Prix de l'Élevage où les chevaux étaient montés par des gentlemen.

Quelques chevaux d'un remarquable modèle, en dehors de la production locale, ont fait l'admiration des connaisseurs. Je citerai entre autres Marionnette, à M. Pierre Crespin.

À l'appui de l'observation que j'ai faite sur l'attirance de la région du Sud-Ouest vers le sport équestre, je ne passerai pas sous silence, avant



BRILLANTE, 1^{er} PRIX, 6^e CLASSE, 2^e DIVISION, MONTEE, J^e GRISE NÉE EN 1904, DANS LE GERS, PAR ELF, P. S. A.-AR. ET HIRONDELLE, 1/2 S., A M. J. L. LAVERGNE

de terminer, l'importance qu'ont pris les examens d'équitation pour les jeunes gens de 16 à 20 ans.

Il n'y a pas eu moins de 150 candidats à ces examens présentés, soit par les manèges civils, soit par des Sociétés de préparation à la cavalerie ou à l'artillerie.

Le niveau de l'instruction est sensiblement supérieur à celui des examens similaires de province. Cette différence provient aussi de ce que ces jeunes gens ont entre les mains des chevaux plus vifs et plus impressionnables, et qu'ils sont ainsi forcés d'avoir plus de liant dans leur assiette et dans leur main.

Cette institution rend de réels services à notre cavalerie en préparant une instruction devenue si difficile par le service de 2 ans.

Voici maintenant les résultats des principales épreuves d'obstacles :

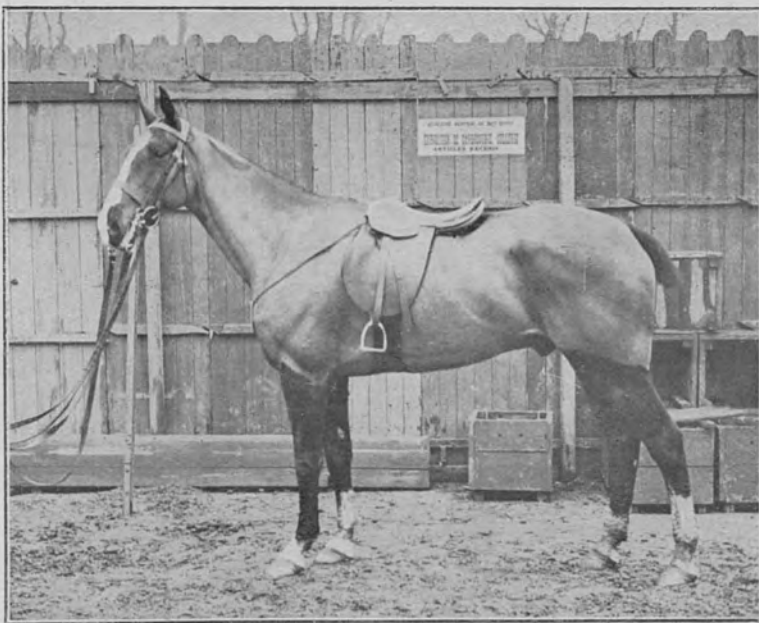
Prix des Habits Rouges. — 1^{er}, Kita (M. Georges Bonnefon) ; 2^e, Broche (M. Bret) ; 3^e, Double-R (M. René Ricard).

Prix de l'Omnium. — 1^{er}, Blondinet (M. Van Huffel) ; 2^e, Princesse Palatine (M. d'Andurain de Maytie) ; 3^e, Girasol (M. de Mézamat de Lisle).

Prix des Veneurs. — 1^{er}, Duras (M. Horment) ; 2^e, Girasol (M. de Mézamat de Lisle) ; 3^e, Princesse Palatine (M. Horment).

Prix de la Coupe. — 1^{er}, All Right (M. Pierre Crépin) ; 2^e, Yvonne (M. de Rouville) ; 3^e, Girasol (M. de Mézamat de Lisle).

M^{IS} DE MAULÉON.



ALL RIGHT, CH. B., 7 ANS, PRÉSUMÉ IRLANDAIS, GAGNANT DU PRIX DES DAMES, DE LA COUPE, ET PREMIÈRE PRIME DES PRIX INTERNATIONAUX AU COMTE DE BOURBON CHALUS

LA CHASSE AUX RAMIERS

Les pigeons ramiers, hôtes indispensables de nos bois, sont communément dénommés « palombes » dans le Midi. Certains naturalistes font une distinction entre les deux oiseaux. A mon sens ils font erreur. Je possède des palombes venues directement du Midi où elles avaient été prises au filet et ces palombes me servent d'appelants pour les ramiers. Or, entre les deux, je n'ai jamais pu trouver la moindre différence.

Les ramiers sont des oiseaux migrateurs. Dans nombre de départements, ils sont classés comme nuisibles par les arrêtés préfectoraux. Et cela à juste titre : une bande de ramiers tombant sur un champ fraîchement ensemencé, ne sera pas longue à faire table rase. Ils arrivent dans nos bois à la fin de février ou en mars et repartent en novembre. Mais quand il y a des faines, ils n'émigrent pas et se rassemblent en troupes parfois de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers d'individus et se cantonnent dans nos forêts de hêtres qu'ils ne quittent pas avant le printemps.

Ils adoptent aussi les chasses gardées où sur les agrainages, ils trouvent toujours le couvert mis. Ils aiment à passer la nuit dans les pins.

L'accouplement se fait en mars : les ramiers établissent leurs nids de brindilles et de mousse sur les arbres et pondent en avril pour recommencer deux mois plus tard.

Le ramier n'a pas de chant mais produit à la place un bruit tout particulier connu sous le nom de roucoulement. C'est un oiseau très méfiant, qui se laisse difficilement approcher à portée de fusil, mais comme il est très observateur il change complètement d'allure et devient au contraire d'une confiance extrême quand il se sent protégé. C'est le cas à Paris où il est très commun dans toutes nos promenades publiques et particulièrement aux Tuileries et au Luxembourg.

Dans le nord de la France, on ne chasse pas particulièrement le ramier. On en tue seulement par surprise et par hasard. Mais dans le Midi, la chasse du ramier — ou de la palombe si vous aimez mieux — se pratique sur une grande échelle. J'ai eu l'occasion de parler des



LE RAMIER EST FIXÉ SUR LE CADRE.



LA MISE EN BOITE DU PIGEON

palombières, de ces chasses au filet qui ne manquent pas de pittoresque. Dans l'Hérault, dans le Var et dans quelques autres départements limitrophes, le ramier se chasse à l'affût avec des appelants et au fusil. Et rien n'empêche de pratiquer ce sport partout où il y a de ce gibier.

J'ai dit que le ramier était très méfiant. Il faut donc chercher à vaincre sa méfiance, à le tromper, et l'on pratique avec lui exactement comme on le fait avec les canards sauvages.

Il faut d'abord posséder des appelants. Certains marchands en vendent en bois, assez bien imités. Mais rien ne vaut les appelants vivants.

Pour s'en procurer, on peut dénicher les jeunes au moment des nids et les élever. On en trouve facilement dans le Midi : les palombiers les vendent de un franc à 1 fr. 25 suivant les cours.

Les émules de Tartarin ont inventé un système assez ingénieux pour monter les pigeons dans les arbres. Il serait — on le conçoit sans peine — extrêmement incommode d'être obligé d'y grimper pour poser les oiseaux. Un cadre, monté sur fil de fer, peut, à l'aide d'une poulie fixe placée sur une branche, être haussé ou descendu à volonté. L'oiseau est attaché par la patte sur une petite palette d'osier tressé, fixée elle-même à l'extrémité d'un bout de bois. Ce bois est passé dans le cadre et ligaturé de façon à ce que le pigeon se trouve bien en équilibre. On fera naturellement en sorte qu'aucune pièce de l'appareil ne soit gênée dans l'ascension : c'est dire que toutes les branches doivent être élaguées dans un certain périmètre.

Certains chasseurs placent le pigeon sur une planchette devant laquelle un fil de fer peut se lever à volonté par la traction d'une ficelle. Ce fil de fer frappe doucement le pigeon au jabot et le force à battre des ailes pour retrouver son équilibre. Du reste, nombreux sont les systèmes employés et il n'est pas besoin d'être ingénieur pour en établir un plus ou moins perfectionné, mais donnant au demeurant de bien suffisants résultats.

Les ramiers, avant de se décider à s'abattre, font, en général, de grands vols circulaires. Ils explorent la campagne, ils furetent du regard dans les taillis, ils examinent avec attention et si, d'aventure, ils remarquent quelque chose d'anormal, ils quittent à tire d'aile la contrée.

Les oiseaux posés dans les arbres — leurs frères ennemis — leur donneront confiance. Il est nécessaire, bien entendu, que le chasseur soit masqué et à l'abri de leurs coups d'œil indiscrets. Une hutte en feuillage est vite construite, mais le plus difficile est d'en faire les meurtrières assez larges pour que le maniement du fusil soit facile et assez petites pour que la cachette soit bonne.

Les méridionaux ne tirent qu'au posé. Ils cherchent à abattre le plus d'oiseaux qu'il soit possible d'un seul coup de fusil et attendent

avec patience un groupement serré. Mais, pour les vrais sportsmen, le tir au vol présente un autre attrait, et, si le tir au posé peut, avec un minimum de cartouches, offrir un maximum de pièces, il en résulte pourtant des attentes bien longues et parfois inutiles. Une bande attirée par l'oiseau « d'appel », après une longue indécision, se décidera souvent à s'abattre, mais hors du rayon de tir.

Au contraire, pendant le temps d'exploration, c'est-à-dire pendant le vol circulaire précédant la pose, les oiseaux passent plusieurs fois à portée du chasseur.

Enfin, les isolés ou les couples ne sont pas rares et offrent un intermède amusant en espérant le gros de la troupe.

Le ramier est particulièrement dur à descendre. Il faut employer du plomb durci n° 4 ou 5, poudre T de préférence.

Son vol régulier d'ordinaire, mais rapide, déconcerte le tireur qui a été éventé par un brusque balancement.

L'aile est toujours chez cet oiseau la partie la plus vulnérable : le corps est protégé par un duvet fourni et serré.

Il est enfin à noter qu'un pigeon tiré au posé est moins facile à abattre encore.

De toute façon lorsqu'on a réussi à descendre une demi-douzaine de pigeons il faut s'estimer très heureux. Certains touchés en plein corps s'en vont comme un bourdon, mais trouvent encore une résistance suffisante pour aller mourir plus loin, ils sont perdus pour le chasseur.



LE PIGEON SUR SON CADRE

Enfin si l'on a à faire à des bandes acclimatées dans la contrée, si ces bandes ne se renouvellent pas, on ne peut espérer réussir indéfiniment cette chasse d'affût. L'expérience acquise a vite fait de redoubler leur méfiance. Et ils comprennent que derrière les pigeons d'appel le tonnerre meurtrier les guette.

Dans le Midi de la France les chasses de palombes sont parfois très fructueuses, mais les années suivent sans se ressembler car les passages sont irréguliers.

En cette saison où — exception faite pour la sauvagine — le fusil doit, de par la loi, rester au râtelier, il est amusant de trouver l'occasion de brûler quelques cartouches.

Et le pigeon ramier, gibier très sport, oiseau nuisible en même temps, est placé, dans l'estime des vrais chasseurs, bien au-dessus des volailles de paniers qui sont le triste honneur de la battue.

La difficulté est en matière de chasse, comme en tout, un attrait : et pour « faire un tableau » de ramiers, il faut savoir procéder...

Marcel d'HERBEVILLE.



UN POSTE D'AFFÛT

POSE D'UN PIGEON ARTIFICIEL
SUR LE CADRE

TIR AUX PIGEONS

LE GRAND PRIX DE MONTE-CARLO

PARMI tous les concours de tir aux pigeons qui ont lieu chaque année dans le monde entier, il n'en est certes pas de plus prestigieux que celui du Grand Prix de Monte-Carlo.

Gagner ce Grand Prix est l'ambition de tous les tireurs renommés dans leur pays. De même qu'un artiste, chanteur ou tragédien, doit venir chercher à Paris la suprême consécration, de même les fins shooters sont contraints d'aller à Monte-Carlo, s'ils veulent conquérir la plus glorieuse de toutes leurs gloires!...

Je ne ferai point ici une description du stand de Monaco. Quel sportsman ne le connaît pas?... Quel sportsman ignore sa richesse et

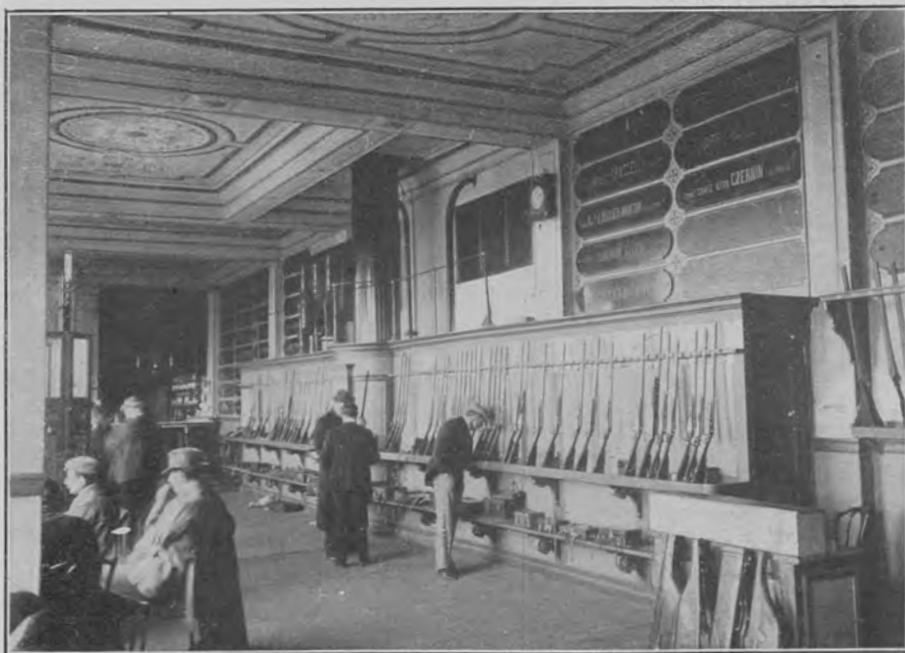


LE TIREUR ET LA CABANE DU PUIER

ne s'est laissé émerveiller par sa situation délicieuse?... Dominé par le Casino et dominant lui-même l'immensité bleue, le tir aux pigeons de Monte-Carlo est une pure merveille.

Aussi bien, un autre attrait du stand monégasque est l'excellente organisation qui y règne. Cette organisation est due, d'ailleurs, à un sportsman des plus sympathiques et dont la compétence n'a d'égale que le dévouement : le baron de Boissieu.

Le Grand Prix de cette année a été extrêmement brillant. Songez que 195 shooters — pas un de plus, pas un de moins — y ont pris part. Dans ce lot se trouvaient, d'ailleurs, maints tireurs réputés.



L'INTÉRIEUR DU TIR AUX PIGEONS — L'ENCEINTE RÉSERVÉE AUX TIREURS



VUE GÉNÉRALE DU TIR AUX PIGEONS DE MONACO

notamment le fameux Grasselli, qui avait déjà gagné le Grand Prix l'an dernier et deux autres fois auparavant, triple performance sensationnelle qui en dit long sur ses qualités de shooter.

On sait que les épreuves prennent toujours plusieurs séances. Comment en serait-il autrement avec des participants aussi nombreux?

Le premier jour : beau temps, quoique un peu froid, et un vent de tempête soufflant du Nord-Est, et qui, comme on le pense bien, aida les oiseaux à fuir.

Au cours de cette initiale réunion, 95 tireurs tuèrent deux oiseaux sur deux ; 82 n'en abatirent qu'un ; et 18 manquèrent leurs deux pigeons.

Le deuxième jour : beau temps encore et moins de vent. De fait, une légère brise venait du Sud et était juste assez forte pour rendre plus rapides et plus difficiles les pigeons, qui étaient vraiment excellents, à tel point que le rédacteur du *New-York Herald* ne put s'empêcher de dire : « Je crois bien que Charlie Roberts n'avait jamais « trapé » de meilleurs oiseaux de toute sa vie. » Heureux Charlie Roberts, *let us congratulate him !...*

Aussi, la tâche des tireurs fut moins aisée que la veille, les oiseaux étant, je le répète, bien plus rapides, bien plus durs, pour la plus grande joie des fusils habiles.



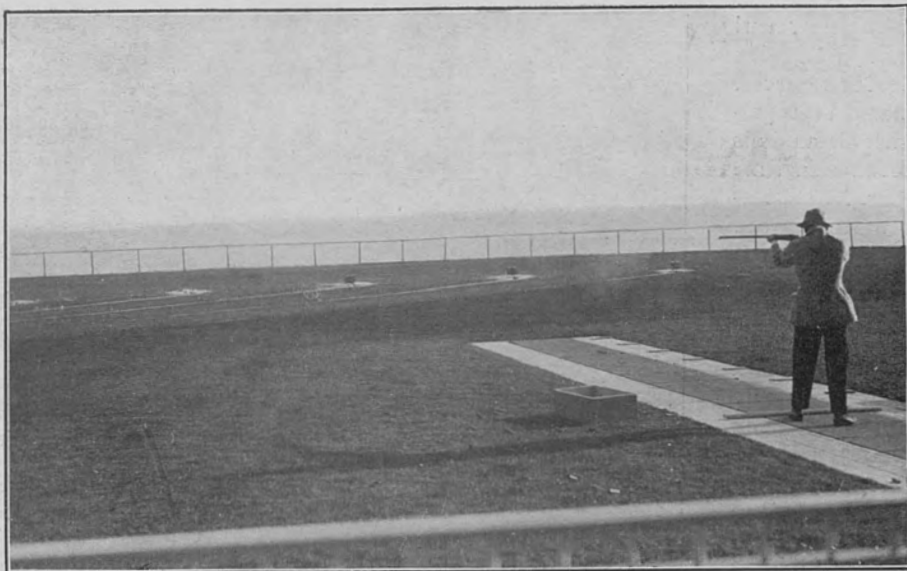
SI LES PIGEONS NE S'ENVOLENT PAS AUSSITOT LA BOITE OUVERTE, UN HOMME EST CHARGÉ DE LEUR LANCER DE GROSSES BOULES DE BOIS POUR LES FORCER A PRENDRE LEUR VOL

ce qui leur valut le *clean score* de 4/4 pour les deux premiers jours.

Au cours de cette seconde séance, 53 de ces tireurs n'abattirent qu'un oiseau sur deux, ce qui leur fit 3/4 pour les deux séances.

A la fin de cette deuxième journée, les favoris étaient, comme avant le commencement de l'épreuve du Grand Prix, les deux Italiens Grasselli et Schiannini: cependant, MM. Crittenden Robinson, Vernon Barker, Lorenzo, etc.. avaient aussi de nombreux partisans. Bref, la

Sur les 95 shooters qui avaient abattu leurs deux oiseaux sur deux, seulement 42 tuèrent de nouveau deux pigeons sur deux.



LE TIREUR ATTENDANT L'ENVOLÉE DES PIGEONS

lutte était bien engagée et le sport s'annonçait palpitant pour le lendemain.

Troisième séance : Hélas! temps exécrable, une pluie torrentielle, pour tout dire.

Néanmoins, le tir fut repris à l'heure réglementaire, à onze heures... comme si le soleil luisait!... C'était la seule chose à faire, la seule chose admissible. D'ailleurs, le propre du



UN CHIEN EST CHARGÉ DE RAMASSER LES PIGEONS TOMBÉS DANS L'ENCEINTE



M. CACCIERI (ITALIEN)
GAGNANT DU GRAND PRIX DU CASINO

sportsman est de ne pas se laisser effrayer par le temps. Aussi tirait-on avec autant de cœur que s'il eût fait aussi beau que durant les deux premières séances du Grand Prix. Il y avait moins de spectateurs certainement, mais cela est quelque peu secondaire, n'est-ce pas?

Toutefois, ce qui est regrettable, c'est que les oiseaux n'agissent point en pareille circonstance comme les sportsmen. Ils se montrèrent donc par ce temps déplorable bien moins ardents, bien moins bons.

Dans le premier tour de la journée, le cinquième tour du Grand Prix, il n'y eut que trente-sept zéros et dans le sixième, il n'y en eut que dix-huit.

Au septième tour, vingt-quatre zéros. Somme toute, quand prit fin la troisième réunion, il n'y avait que vingt tireurs ayant le score de 7/7. C'étaient : MM. Robinson, Schiannini, Hercy, Merlin, Geynet, Moncorgé, Cacciari, Grasselli, Fadini, Polastri, Coppin, Zonda, Wilder, Rijoff, d'Auria, Funnel, Eulenburg, Eldmann, Marconcini et Viganò.

Quatrième et dernière journée : Encore de la pluie et un temps froid! Il a même tombé de la neige durant la nuit!... Voilà qui n'est pas dans la tradition de Monte-Carlo, mais que voulez-vous, l'exception confirme la règle.

Quant aux spectateurs, ils sont venus nombreux, cette fois, malgré l'inclémence du temps. Dame! il s'agit du *final stage* du Grand Prix: et l'on va assister à une émouvante lutte... sur le poteau, si j'ose m'exprimer ainsi.

Gros émoi dès le début de la séance!... Grasselli, oui Grasselli lui-

même, sur qui tant d'espoirs étaient placés, manqua son premier oiseau. Puis ce fut, au onzième tour, M. Crittenden Robinson, qui se laissa battre par un rock qui prit de l'avance sur son plomb (je veux dire par là que son plomb eut du retard); puis encore, toujours dans ce même tour, MM. Hercy, Zonda, Rijoff et Funnell virent leur chance s'évanouir aussi rapidement que la fumée de leurs deux canons!...

Au onzième tour, M. Marconini fut aussi éliminé, car il manqua un très rapide pigeon. Au treizième tour, M. Polastri se laisse battre par un rock sur lequel il tire trop bas. Au quatorzième tour,

ont partagé 6.000 francs, montant des cinquième et sixième places; MM. Polastri et Fardini ont partagé 4.000 francs.

MM. Geynet et Eldmann font chacun un zéro.

Au quinzième tour MM. Wilder et Moncorgé sont battus.

Au vingt et unième tour le C^{te} Eulenburg manque un oiseau et M. Cacciari est proclamé vainqueur. A ce dernier revient l'objet d'art du Grand Prix et 20.000 fr.; le C^{te} Eulenburg a touché 11.000 francs; pour le deuxième prix; M. Moncorgé s'est vu attribuer 9.000 francs pour le troisième; M. Wilder a reçu 7.500 francs pour le quatrième; MM. Geynet et Eldmann



LES PIGEONS AYANT ÉCHAPPÉ AU FUSIL DES TIREURS VIVENT TRANQUILLES DANS LES JARDINS DE MONACO

YACHTING ET MARINE

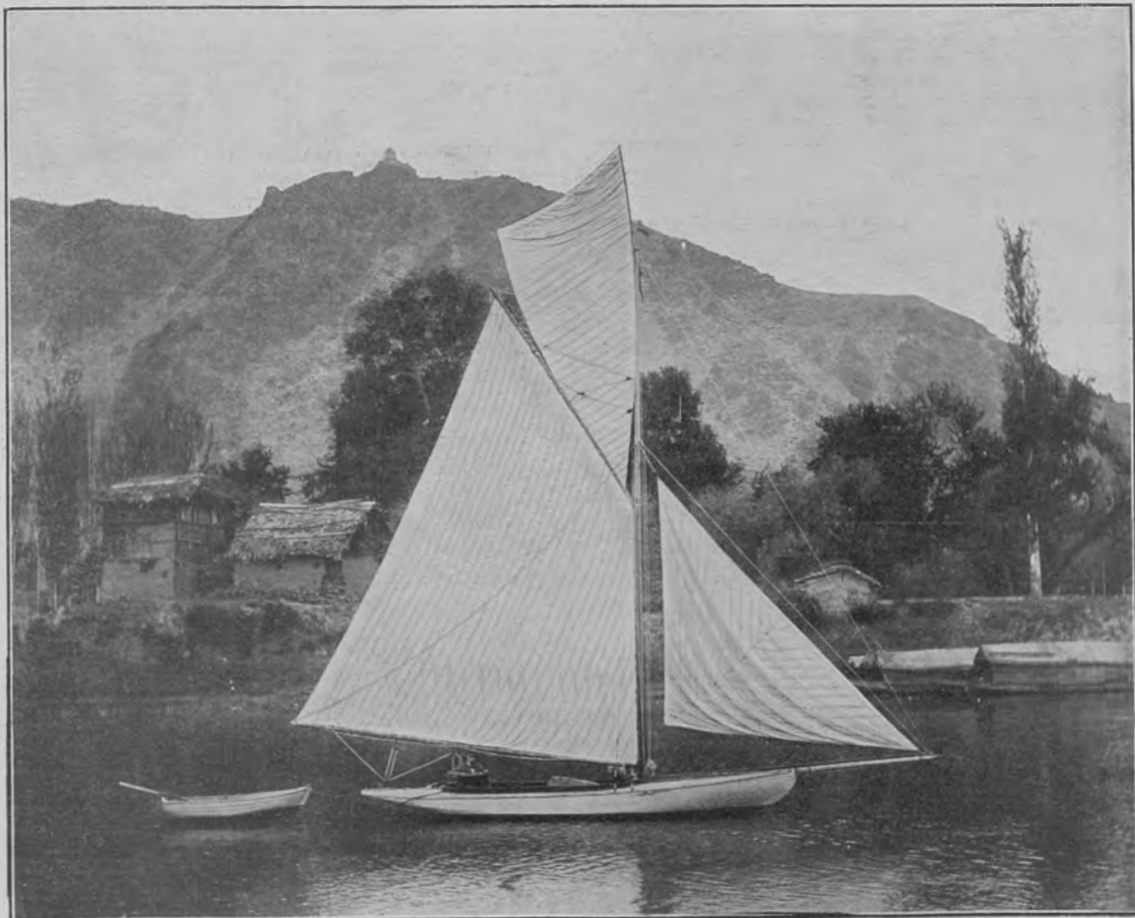
NUL n'ignore quelle émotion profonde éprouve le voyageur lorsqu'il aperçoit, dans un port étranger, les couleurs nationales arborées à bord d'un bâtiment. Au milieu des gens qui vous coudoient et qui ne parlent pas votre langue, au milieu de tous ces navires sur lesquels flottent d'innombrables pavillons dont vous ignorez même la nationalité, vous sentez — tout faux chauvinisme mis de côté, — votre cœur battre en voyant apparaître à l'arrière d'un navire, ces couleurs aimées qui rappellent le sol natal et qui vous promettent, si vous montez à bord, un accueil amical.

Cette impression devient peut-être plus vive, parce que plus intime quand il

s'agit du guidon d'une Société nautique qui représente encore les couleurs nationales mais qui, en outre, rappelle une association dans laquelle on est entré appelé par une similitude de goûts avec ceux qui en font partie et où on ne compte que des amis.

Or, si cela est vrai, on s'imagine qu'elle a du être l'émotion d'un membre du Cercle de la Voile de Paris qui, voyageant aux Indes en ces dernières années, et après avoir franchi les dernières chaînes de l'Himalaya est arrivé sur les bords du lac Kashmir, de voir flotter au mât d'un véritable petit yacht le guidon aux trois couleurs de son Cercle.

Le Cercle de la Voile de Paris a pris, on le sait, une grande extension. Il a accordé son patro-



LE YACHT DE COURSE " SIRÈNE " CONSTRUIT A KASHMIR PAR M. DAUVERGNE

nage à plusieurs Sociétés de rivière; son guidon est arboré sur nombre de yachts étrangers, et tous ceux qui s'occupent du yachting savent avec quel zèle il contribue à la propagande de notre sport.

Il y a une quarantaine d'années, M. Dauvergne, membre de notre grande Société nautique parisienne, venait s'établir sur les bords du Djhilam, affluent de l'Indus, qui forme le lac Kashmir et parvenait à créer, par sa seule initiative et avec le concours d'un autre yachtsman de Bordeaux, sinon une Société nautique, du moins tous les éléments nécessaires à la pratique du yachting sur ces eaux où l'on ne connaissait jusque là que quelques pirogues de forme primitive. En quittant la France, M. Dauvergne avait emporté le regret de ne plus pouvoir goûter « les joies de la manœuvre ». En rêvant du passé, en pensant aux heureuses journées écoulées sur la Seine, à Argenteuil, l'écoute à la main, ce sympathique yachtsman ne fut pas long à se faire la réflexion que là où il y avait une nappe d'eau, il n'était peut-être pas impossible de passer du rêve à la réalité. Dès que cette idée eût germé dans son esprit, M. Dauvergne se mit à l'œuvre avec une tenacité rare et à force de volonté et de persévérance, car tout était à faire dans ce pays, il parvint à monter un chantier de construction d'où est

sorti plus tard le yacht *Sirène*, dont nous publions la photographie et à parfaire l'éducation d'un équipage pour sa manœuvre. Les difficultés qu'il fallut vaincre pour arriver à ce double résultat, nous laissons à nos lecteurs le soin de les deviner; mais elles furent surmontées et bientôt l'on vit, sur le lac Kashmir, à côté des anciennes pirogues montées par les Indiens, un certain nombre d'élégants bateaux à voiles parisiens, passant ainsi, de la construction primitive au dernier modèle des embarcations à voiles employées sur la Seine.

Nous disons un certain nombre, car au yacht de M. Dauvergne ne tardèrent pas à venir se joindre quelques autres petits racers appartenant à des personnalités françaises ou anglaises de la région. Avec ces éléments forcément un peu disparates, ces intrépides et fervents yachtsmen purent courir au pied de l'Himalaya, des régates sous le règlement du Cercle de la Voile de Paris et faire flotter, dans ces lointaines contrées les couleurs bien françaises de son guidon.

Le premier yacht de M. Dauvergne du type des voiliers d'Argenteuil qui eurent leurs jours de célébrité et que l'on vit se transformer d'année en année, passerait à bon droit pour démodé à l'heure actuelle; mais sur le Djhilam, comme dans les eaux européennes, le petit groupe de yachtsmen dont nous venons de parler a tenu à suivre, avec une sollicitude particulière, les évolutions et les progrès de l'architecture navale de plaisance et la *Sirène*, qui nous occupe aujourd'hui, n'a, il suffit de l'examiner pour en être convaincu, rien à envier aux plus fins et aux plus élégants des racers modernes et pourrait figurer dans

l'une ou l'autre des flottilles qui font le plus bel ornement de nos centres de yachting. Avec son avant à cuiller, ses formes harmonieuses et sa voilure développée, il doit faire excellente figure sur les eaux tranquilles du lac Kashmir et former un contraste complet avec les pirogues indiennes.

Mais au cours des longues années passées dans ces pays lointains, le sport nautique — ou du moins la régata — n'a pas été, comme bien l'on pense, la seule distraction permise à M. Dauvergne et à ses amis. Dans un pays montagneux et boisé comme le Kashmir, la chasse

devait être également un puissant dérivatif aux soucis de leurs occupations journalières et est devenu, en effet, leur passe-temps favori. Pour s'y livrer, M. Dauvergne avait construit un « house boat », le *Caprice*, dont nous reproduisons deux photographies et qui était spécialement destiné aux déplacements de chasse à l'allût sur les rives du Djhilam (ou Thelam) qui baigne Kashmir. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, ce house-boat est loin de manquer de confortable et les heures d'attente passées dans un tel cadre ne ressemblent que de loin à celles que l'on passe dans les huttes humides employées pour la chasse au marais sur bien des parties de notre territoire

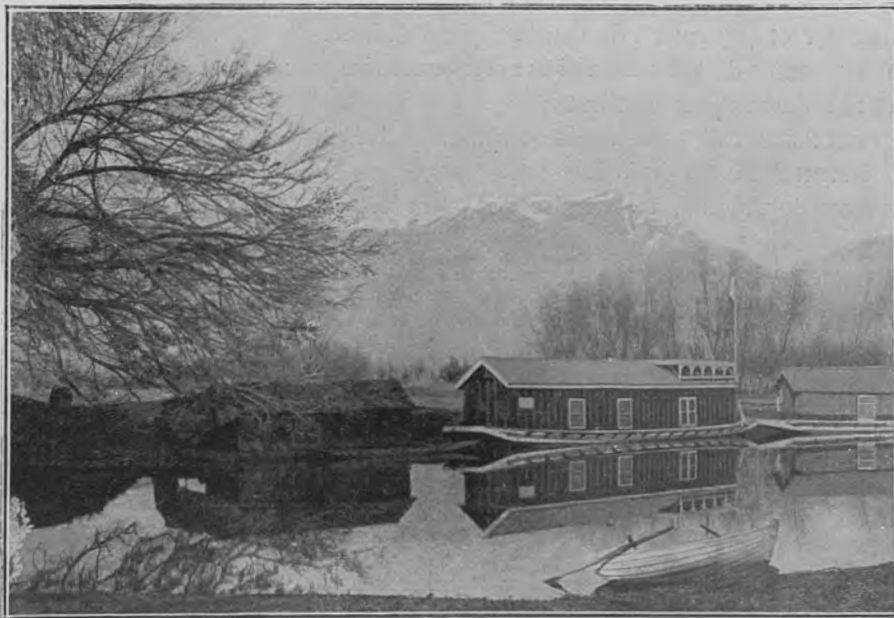
français. Du reste, pour compléter son installation, M. Dauvergne possédait un autre house-boat, le *Lalla Rook*, de dimensions plus considérables qui lui constituait une superbe habitation flottante, meublée d'une façon tout à fait luxueuse avec ses tentures et ses tapis d'une richesse de tons incomparables, ses vases de cuivre et de bronze aux formes étranges et pourtant gracieuses.

* *

Il est, sans doute, prématuré de faire des pronostics sur la prochaine saison du sport nautique; néanmoins, à en juger par l'animation et l'activité qui règnent dans les différents chantiers, on peut en conclure que l'année 1909 ne sera pas inférieure à ses devancières. Depuis la mise en vigueur de la jauge internationale, on sent le réveil s'accroître, les Sociétés accusent des recrues nouvelles et nombre de yachtsmen qui avaient abandonné le yachting pour l'automobilisme reviennent à leur sport favori. Sans doute, dans

les séries classiques, les constructions ne sont pas aussi nombreuses qu'on pourrait le souhaiter par suite du prix de revient trop élevé des racers modernes; mais, comme compensation, on voit les dirigeants faire des efforts louables pour aiguiller les jeunes adeptes vers les petites séries à bon marché, les séries à la longueur qui diffèrent malheureusement un peu trop de port à port. Ces adhérents, suivant le mouvement, paraissent montrer une préférence de plus en plus marquée pour les petits bateaux avec lesquels on peut tout aussi bien se distraire qu'avec les grands.

P. RAOULT.



LE HOUSE-BOAT DE CHASSE "CAPRICE" SUR LE LAC KASHMIR



LE SALON DU HOUSE-BOAT "CAPRICE" A M. DAUVERGNE

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Compagnie française de Banque, Société anonyme au capital de 500.000 francs, se charge des ordres de Bourse au comptant et à terme, elle fournit gratuitement à ses clients des renseignements puisés aux sources les plus sûres et les plus honnêtes sur toutes valeurs françaises et étrangères; elle fait tous arbitrages de titres et offre les garanties d'honorabilité les plus indiscutables.

Elle s'occupe notamment :

- D'ACHATS et VENTES de VALEURS COTÉES et NON COTÉES, en France et à l'Étranger;
- D'ENCAISSEMENT et paiement de tous coupons échus;
- De REMBOURSEMENT de tous les titres sortis aux tirages;
- D'OUVERTURES de comptes courants;
- De RENOUELEMENT de feuilles de coupons épuisés;
- De SOUSCRIPTION à toutes émissions;
- De LIBÉRATION de TITRES, conversions et transferts;
- De VÉRIFICATION de tous les tirages;
- De SURVEILLANCE des PORTEFEUILLES.

La Compagnie Française de Banque fait toutes émissions, a un syndicat d'études pour toutes affaires industrielles, parfaitement organisé, elle s'occupe de constitution de Sociétés, et généralement de toutes affaires d'un avenir prompt et certain.

“FINANCE ET BANQUE”, Revue indépendante du Marché
ABONNEMENTS : 5 FRANCS

COMPAGNIE FRANÇAISE DE BANQUE

10, Rue Richepance, Paris

Adresse Télégraphique : Francoban-Paris.

PETITES ANNONCES

— RÉSERVÉES A NOS ABONNÉS —

VENTE au Palais, le 6 Mars 1909, à 2 heures, dite : **GRANDE PROPRIÉTÉ** de la rue de Madrid à PARIS RUE DE MADRID, 3, 7, 10 ET 14 rue de Vienne, 23 et 23 bis et rue d'Edimbourg 11 et 23 (VIII^e arrondissement), en deux lots : 1^{er} lot, rue de Madrid 5 et 7 et rue de Vienne. Contenance 6.220 METRES. Vaste bâtiment, constructions diverses, cour. M. à p. 150.000 fr. 2^e lot rue de Madrid, 10 et 14 et rue d'Edimbourg 8.480 METRES. Vastes constructions, cours, Cont.^{es} jardin. M. à p. 160.000 fr. S'adr. à M^e Brunet, avoué et à M. MÉNAGE, administrateur judiciaire. A.

PROTE r. Beudant, 13. C^{te} 700 m. MAISON R. b. 11.400 fr. M. à p. 190.000 fr. R. de Courcelles, 102. R. b. 5.000 f. M. à p. 70.000 f. **PROTE** à la Gareille-Colombes, 83. r. Plaisance, 832^m. R. b. 850 f. M. à p. 14.000 f. Terrain à Courbevoie ch. des Minimes, 617 m. M. à p. 3.600 f. A adj. ch. n. Paris 2 mars. M^e Salle, not. 154, b^d Haussmann. N.

Hôtel **R. DELABAUME**, 17, 262^m. M. à p. 130.000 f. à Paris. **DEAUVILLE-SUR-MER** Villa aux Ours, r. de l'Ecluse. M. à p. 30.000 f. Mob. peut être repris pour 2.992 fr., à adj. s^r 1 ench. Ch. not., Paris, 16 mars. M^e Huguenot, not., Paris, 50, rue de la Boétie. N.

A vendre six hunters de cinq à huit ans, très gros sauteurs de concours, prêts pour Bordeaux, en plein entraînement pour la chasse. — M. F. de Rovira, Perpignan. 25

Offre. Cobesse, 10 ans, 1^m58, mère pur sang, papiers, saine, nette, plein service tonneau, très sage partout, conduite par dame, vigoureuse, résistante, hautes actions, très joli modèle. Les garanties qu'on voudra. 1.250 fr. — M. d'Erville, à Honfleur. 27

A vendre bel irlandais, 8 ans, 1^m65, agréable, énergique, s'attelle. Cause départ. — C^{te} Charles de Beaucorps, St-Denis-Menars (Loir-et-Ch.). 28

Bel irl. alez., 1^m66, prend 9 ans, beau sauteur, a chassé, prêt à faire concours, a été attelé. Echangerai sans redevance contre jeune cheval léger, ayant au moins 1^m55, non dressé, mais se laissant atteler. — M. Dubois, régisseur, château Fleuride-Neuve, par Chézan-les-Béziers (Hérault). 33

Occasion : attelage composé d'un ravissant poney anglais, alezan, 1^m30, 9 ans, très vite, résistance énorme, douceur absolue, pas peureux, garanti trains, tramways, autos, sain et net, de toute sécurité, peut-être confié enfant ou personne âgée, attelé sur très bon morning car confortable, trois places, bois verni, garnitures soignées drap bleu, harnais noir. Le tout parfait état. Toutes garanties. 800 fr. Photo. — M. Chardon, Bannalec (Finistère). 34

The Clown, by Pantominie and May Queen, hongre alezan, 1^m68, 6 ans, absolument



sain et net, belles allures, très bon sauteur, très sage, facile à monter. Vient de chasser en An-

gleterre et Belgique sous 105 kilos 3.500 fr. Avec garanties. — M. E. Grau, 12, rue de la Ferme, Neuilly-sur-Seine. 35

Alez., 6 ans, 1^m50, modèle remarquable puissance et chic, du geste, très agréable conduire, parfaitement attelé, sage, vrai type tonneau, net, papiers, garanties. Prix modéré. Visible : 6, boulevard Maillot, Paris. 36

Hunter alezan doré, 1^m62, monté homme et dame, pleine condition chasse, attelé un et deux. Vite. 825 fr. Adresse Bureau du Journal. 37

Hunters, bai, gris, 1^m61, nets, chassent poids lourd, sages attelés. Visibles chez M. Pavie, Gonnord. — M. Fougeraiy, Rablay (Maine-et-Loire). 38

A céder cause nombre, grand choix de lévriers russes, jeunes et adultes, du meilleur sang, pedigree en confiance. — M. Etienne Arnal, 27, boulevard de l'Ayrolle, Millau (Aveyron). 39

Excellente occasion, beaucoup de chic, tonneau plein, parfait état, léger pour chevaux

1^m40 à 1^m45, 700 fr. — M. Maurice Heppaute, “L'Épingleterie”, Cour-Cheverny (E.-Cher). 35

AUTOMOBILES

Les modèles 1909 s'annoncent par tous les points de vue. La construction Panhard-Levassor et des Renault n'est à louer. Aux deux premières marques françaises la maison Outhenin-Chalandre (G. Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine, vient d'ajouter la première étrangère; en effet, elle a pris l'Agence pour la France et les colonies de la meuse firme belge Minerva qui construit un Moteur sans soupape (brevets Knyff). Ce moteur a révolutionné le monde de l'automobile par sa souplesse et son rendement exceptionnel. Son silence est si absolu qu'il permet d'approcher l'oreille du capot pour entendre le moteur tourner à 1.500 tours, et l'équilibre est parfait au point que, à ce régime, un crayon posé debout sur le capot conserve son équilibre. On peut s'inscrire pour les modèles de la maison Outhenin-Chalandre.

Le Gérant : P. JEANNI

Société Générale d'Impression, 21, rue Garibaldi, Paris. P. Moxon, directeur



BOITERIES, TARES MOLLES, FLUXIONS DE POITRINE, ANGINES

des CHEVAUX, CHIENS, BÊTES À CORNES sont RADICALEMENT GUÉRIES par le

TOPIQUE DECLIE-MONTET

PRIX : 4 francs, PHARMACIE DES LOMBARDS 50, rue des Lombards, Paris, et dans toutes les Pharmacies